

— Ma foi, je l'ignore, vous comprenez que je n'ai rien à voir dans des choses aussi innocentes ; tout ce que je sais, c'est qu'il a donné rendez-vous à ses quatre nouveaux amis, au Palo Quemado, pour ce matin à neuf heures, afin sans doute de bien s'entendre avec eux sur le divertissement qu'ils comptent prendre.

— Au Palo Quemado, à neuf heures ?

— Ah ! il n'y a pas de temps de perdu, il est à peine huit heures.

— C'est vrai, mais pourtant...

En ce moment on frappa à la porte.

Don Luis se hâta d'aller ouvrir.

Son contremaître l'avertissait que le général de Tordesillas venait d'arriver et désirait le voir.

— Je descends dans un instant, priez le général d'attendre.

Le contremaître se retira, et don Luis referma la porte.

L'Alcade avait tout entendu.

— Eh bien ? lui dit don Luis.

— Faites-moi sortir au plus vite, reprit l'Alcade, vous en savez assez, le général arrive à propos.

— Venez, dit don Luis.

Et il le conduisit à la porte dérobée qu'il ouvrit.

— Descendez cet escalier, lui dit-il, vous n'aurez qu'à repousser la porte un peu fort derrière vous.

— Un dernier mot, dit l'Alcade ; vous savez que par la rivière, le trajet pour se rendre au Rincon est de beaucoup plus court que par terre ; au cas où vous auriez l'intention d'aller faire, vous aussi, un tour à la campagne, un canot vert avec une ligne blanche vous attendra au débarcadère jusqu'à onze heures ; le patron se nomme Perico ; vous lui direz seulement en l'abordant : c'est moi Perico ; et à présent adieu et bonne chance.

— Merci, je me souviendrai, dit don Luis.

Les deux hommes se serrèrent la main et l'Alcade disparut dans l'escalier.

Don Luis se hâta de descendre au magasin.

Le général vint à sa rencontre avec empressement.

— Je n'en croyais pas mes yeux, dit-il gaiement, en voyant votre magasin ouvert de si bonne heure.

— C'est vrai, cela a dû vous sembler singulier, général, d'autant plus que j'ouvre ordinairement assez tard ; pendant trois ou quatre jours au moins vous le verrez ouvert ainsi.

— Bah ! pourquoi donc ?

— Mon Dieu, tout simplement, général, parce que pendant trois ou quatre jours au moins je suis forcé de rester à Urés pour terminer certaines parures importantes et que l'on attend avec impatience.

— Oh ! oh ! et que dira dona Mercedes de cette longue absence ? fit le général en riant d'un gros rire.

— Dame ! reprit-il avec bonhomie, vous comprenez, général, les affaires commandent ; elles passent avant tout ; ma femme en a pris son parti.

— Pauvre petite femme ! ah çà je suis venu hier ;

— Je regrette beaucoup de ne pas m'être trouvé là, j'aurais eu l'honneur de vous remettre la bague que vous m'avez commandée.

— Elle est faite ?

— Oui, général, depuis quelques jours déjà.

Tout en parlant, il ouvrit un pupitre placé sur le comptoir, y prit un écriu, et le présentant au général :

— La voici, dit-il.

— Oh ! fit-il en ouvrant l'écriu, c'est admirable.

— Vous êtes satisfait ?

— Je serais difficile s'il en était autrement, dit-il en examinant la bague qui était véritablement un chef-d'œuvre ; je l'emporte.

— Comme il vous plaira.

— Combien vous dois-je, senor don Luis ?

— Bon, nous réglerons plus tard cette misère, général, cela ira avec autre chose.

— Non pas. Je pars pour la campagne en sortant de chez vous, pour offrir cette bague à une dame, pour laquelle je professe la plus haute estime ; pour la donner il faut qu'elle soit à moi ; je tiens à vous la payer tout de suite.

— Bon, nous avons le temps.

— Non pas, les bons comptes font les bons amis, et il ajouta en riant d'un air railleur : Je ne veux rien vous devoir, don Luis.

— A votre aise, général.

— Combien ce magnifique joyau ?

— Douze cents piastres, général.

— Vive Dios ! ce n'est pas trop cher, voici quatre-vingts onces d'or, senor don Luis, et merci.

— A vos ordres, pour tout ce qui vous plaira, général, dit le jeune homme un peu sèchement.

Le général le regarda un instant avec surprise : le joaillier souriait d'un air de bonne humeur, le général crut s'être trompé.

Il prit cordialement congé du jeune homme et se retira.

Don Luis le suivit un instant du regard avec une expression de haine, qui eût fait frissonner le général s'il lui eût été possible de le voir.

— Oh ! mes pressentiments, murmura-t-il.

Puis il appela son contremaître.

Nous avons dit que tous les ouvriers de don Luis étaient Français ; tous étaient habiles, honnêtes et dévoués : ainsi que le sont, déclarons-le hautement, les deux tiers au moins de nos ouvriers ; ceux qui manquent à cette règle générale, sont, pour la plupart, des ouvriers étrangers, que l'on confond trop facilement avec leurs camarades français.

Le contremaître était un jeune homme de trente à trente-deux ans au plus, Parisien pur sang, né à Belleville ; c'était un très beau garçon, brun, taille moyenne bien prise, admirablement charpenté, d'une physionomie sympathique, douce et argique à la fois, c'était un excellent ouvrier, intelligent, comme ils le sont tous à Paris ; quelque peu lettré, suffisamment pour savoir choisir ses lectures ; d'une probité à toute épreuve, tout dévoué à son patron et nommé Albert-Antoine Cousturier ; il parlait et écrivait la langue espagnole avec une perfection rare ; il était fort brave, sans ostentation ; tous ses camarades l'aimaient et le respectaient ; depuis trois ans, c'est-à-dire depuis son arrivée en Sonora, il était entré chez don Luis Perez en qualité de contremaître, son patron n'avait jamais eu un seul reproche à lui adresser ; il l'estimait fort et le traitait avec considération.

Don Luis le prit à part et entama la conversation par cette question faite à brûle-pourpoint :

— Senor Cousturier, puis-je compter sur vous ?

— En tout et pour tout, senor, lui répondit aussitôt le contremaître, avec un clair regard.

— J'ai un service à vous demander ?

— Quel qu'il soit je suis prêt.

Une conversation ainsi commencée, devait se poursuivre dans d'excellentes conditions.

Ce fut ce qui arriva.

Don Luis fit à son contremaître une confidence entière et sans restrictions.